

Nos amours impossibles

2. Te retrouver

Du même auteur :

Romans :

L'empreinte du passé

Ce lien qui nous unit

Tout recommencer à zéro

Tout reprendre au début

Dis-moi pourquoi

Les lettres à Juliette

La liberté de nous aimer

Tout me ramène à toi

Deux frères

Croire encore au bonheur

Nos amours impossibles – Tome 1 : Te sauver

Nouvelles/témoignage :

Toi qui manques à ma vie

La révélation des sentiments, (recueil collectif Au cœur des montagnes)

Ninon Amey

Nos amours impossibles

2. Te retrouver

Autoédition

© Ninon Amey, 2020 (Mulhouse, France). Tous droits réservés.

Crédits Photos : © istockphoto/HstrongART

ISBN : 9791022789042

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Note de l'auteur

Cette histoire est la suite de *Nos amours impossibles – Te sauver*. Il s'agit une fois de plus d'une fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite. En aucun cas il n'est question dans cet ouvrage d'un quelconque jugement de valeur envers une nationalité ou une culture particulière. Les scènes de ce roman proviennent uniquement de l'imagination de l'auteure et servent à nourrir l'histoire contée.

Prologue

La vieille femme descendit l'escalier en traînant les pieds. Elle venait de fermer les volets à l'étage pour la nuit et savait que la première chose qu'elle ferait le lendemain matin serait de les rouvrir. Sa routine quotidienne débutait et se terminait avec cette tâche répétitive. Le reste de la journée, elle chassait la poussière qui s'accumulait sur les meubles devenus inutiles, ou arrachait quelques brins de mauvaise herbe ici et là dans le jardin, signes qui ne trompaient pas : le temps poursuivait inlassablement sa course...

Seule dans la grande maison vide, elle regrettait les – trop brefs – instants de joie ainsi que la musique qui y avait résonné par le passé. Les murs avaient été parfois témoins de moments de chagrins et de colère, certes, mais elle ne souhaitait garder que le meilleur. Ces souvenirs heureux lui permettaient d'avancer jour après jour, de tenir le cap, même si elle n'avait plus vraiment de but, désormais.

Elle passait le plus clair de son temps dans son logement, au fond du jardin, à ressasser ces moments ancrés dans sa mémoire. Les meilleurs de sa vie. Fini, le temps des repas préparés avec amour et partagés dans la bonne humeur générale. Elle ne cuisinait plus que pour elle, à présent.

Peu de temps auparavant, en téléphonant à la famille, elle avait eu des nouvelles du pays : son père, qu'elle avait fui dans sa

jeunesse, venait de décéder. Sa mère, âgée et malade, se retrouvait seule.

Comme elle.

Seuls ses week-ends lui apportaient un peu de gaieté. En effet, ils se terminaient toujours par le coup de fil de celle qu'elle considérait comme sa fille de cœur. Cette petite ne l'avait jamais oubliée ni ignorée, elle, au moins. Leurs échanges hebdomadaires lui permettaient de parler à quelqu'un, et de rire, aussi, parfois. C'était l'unique personne qui prenait la peine de lui téléphoner et qui lui demandait de ses nouvelles. Elle comprenait les raisons qui l'avaient poussée à partir à son tour et qui l'empêchaient de revenir ici. Elle ne lui en voulait pas. Comment l'aurait-elle pu ? Et puis, elle ne souhaitait qu'une chose : qu'elle soit heureuse. Elle le méritait tellement. Il faut dire que jusque-là, la vie ne s'était pas montrée clément avec elle. Mais cela viendrait, elle en était persuadée.

Ce soir-là, en rentrant dans l'annexe qui lui servait de demeure, elle s'assit à la petite table ronde, pensive, et récupéra l'enveloppe qu'elle avait posée là un peu plus tôt. Elle relut la lettre pour la troisième fois de la journée. En quelques heures, ses émotions avaient évolué. D'abord, elle avait ressenti de la sidération, lorsqu'elle avait compris de quoi il retournait. Puis de la colère – dire qu'ils n'avaient pas pris la peine de le lui annoncer de vive voix après toutes ces années de bons et loyaux services ! À présent, la tristesse la submergeait, parce qu'elle savait qu'elle n'avait plus d'autre option : il était temps de faire un choix. Celui qu'elle se refusait à faire depuis deux ans et demi. Celui de cesser

d'attendre en vain. Il ne reviendrait pas. Il lui fallait l'accepter, de gré ou de force, et continuer d'avancer. Elle devait désormais penser à elle. Son esprit s'envola en direction de sa terre natale, vers la femme qui l'avait mise au monde. C'est précisément à ce moment-là qu'elle sut ce qui lui restait à faire.

Alors, sereine comme elle ne l'avait plus été depuis longtemps, elle se releva, déposa la lettre dans la boîte où elle rangeait les documents importants, et sortit de la pièce.

Sa décision était prise.

Et définitive.

Stan

- 1 -

Mais qu'est-ce que je fais là ?

J'observe mes camarades, dépité. Ils m'avaient pourtant promis que ce soir, on resterait entre mecs, qu'on passerait un bon moment tous ensemble. C'est seulement pour cette raison que j'ai accepté de venir à cette soirée. Il faut dire qu'ils ont insisté, cette fois. Et j'ai fini par céder. Mais pour être franc, je ne rêve que d'une chose : sortir d'ici, quitter cet endroit et rentrer chez moi.

Mon problème, c'est que je n'ai pas le même délire que mes camarades de promo. Pour eux, les années d'école de commerce doivent rimer avec fêtes, alcool et aventures d'un soir. Ils participent aux soirées étudiantes pour emballer les filles et, lorsqu'ils daignent venir en cours le vendredi matin, ils ont une telle gueule de bois qu'ils ne se rappellent plus ce qu'ils ont fait – ni avec qui. Je pourrais agir comme eux, moi aussi. J'aimerais, parfois, me saouler à tel point que j'oublierais tout – soucis et souvenirs compris. Mais je ne le fais pas. Et ce, pour plusieurs raisons. La première, c'est que je ne veux pas faire quelque chose de répréhensible par la loi en étant sous l'emprise d'un quelconque produit stupéfiant. J'ai déjà assez donné avec la justice, merci bien ! Ça m'a servi de leçon et je ne compte pas réitérer l'épisode de l'assignation à domicile ni repasser par la case prison. Donc, je m'efforce de rester clean. Et pour cela, j'évite de fréquenter ce genre de soirées. La deuxième raison est

plus personnelle et je fais tout ce que je peux pour l'occulter. Sinon, je ne suis pas certain d'arriver à me lever le matin et de continuer à avancer. J'ai déjà du mal à me regarder dans la glace...

Je préférerais quand j'étais en prépa. Au moins, pendant ces deux années de galère, avec la montagne de boulot que les profs nous imposaient, je n'ai pas vu la lumière du jour. Soit j'étudiais, soit je dormais pour récupérer de la fatigue accumulée. Nos journées étaient interminables, mais je me suis donné corps et âme à cette formation. Ça m'évitait de penser à autre chose – ou à quelqu'un. Contre toute attente, les semaines se sont écoulées à la vitesse de la lumière, puis les mois, et enfin les années. Je suis désormais en école de commerce depuis plus d'un semestre, et le rythme n'a plus rien à voir. La charge de cours est nettement allégée, en comparaison, et je sais que même en faisant le strict minimum, j'obtiendrai mon diplôme à la fin de la troisième année. Ça ne m'incite guère à faire de mon mieux. D'autant qu'un emploi m'attend à la clé. La seule chose qui m'ennuie, c'est que dans mon cursus, je devrai passer les deux prochaines années à l'étranger. D'un côté, je n'ai pas envie de partir, car j'aurais l'impression de tourner la page une fois pour toutes. Mais d'un autre côté, je me dis que tourner la page et écrire un nouveau chapitre de ma vie serait peut-être une bonne idée. D'autant que je ne vivrais plus chez mes parents. Et ça, ce serait LE point positif. J'obtiendrais enfin mon indépendance, celle dont j'ai toujours rêvé et que je n'ose pas imaginer, même dans mes rêves les plus fous.

Alban revient s'asseoir, rouge de honte. Je suis sûr qu'il vient de se prendre un vent.

— Elle voulait ton numéro de téléphone, m’annonce-t-il d’une voix déçue.

— J’espère que tu ne lui as pas filé !

— Non, t’inquiète, j’ai bien retenu la leçon.

Je reste impassible, mais dans ma tête, je souris. Il y a quelques semaines, Côme, un gars sympa, peut-être un peu trop extraverti, avait donné mes coordonnées à une fille sans mon accord. On avait réglé nos comptes sur le trottoir, à grand renfort de coups de poing. Le lendemain, et pendant plusieurs jours, Côme avait arboré un joli coquard qui avait annihilé toutes ses chances avec la gent féminine. Depuis, mes copains ont compris qu’ils ne doivent pas franchir une certaine limite avec moi. D’ailleurs, après coup, je m’étais demandé pourquoi ils s’entêtaient à m’entraîner à leur suite. Je l’avais découvert un soir en tout point semblable à celui-ci, alors qu’Édouard, totalement ivre, m’avait révélé :

— Tu attires les filles comme des aimants. Comme tu n’en profites pas, on reste à tes côtés pour pécho.

Ce n’était pas sans me rappeler une mauvaise expérience passée. Au moins, mes potes actuels n’agissaient pas dans mon dos, mais plutôt sous mes yeux. D’ailleurs, à quelques mètres de nous, Côme dévore la bouche d’une blonde peroxydée. Je détourne la tête, retenant avec peine une grimace écœurée. Un peu plus loin, au bar, Édouard est entouré par trois clones qui boivent ses paroles et gloussent toutes les deux secondes. Vêtues de mini-jupes à sequins, maquillées comme des pots de peinture, on devine sans peine ce qu’elles sont venues chercher en ce lieu. Alban, qui a suivi mon regard, se penche vers moi.

— Alors, laquelle va repartir avec lui, ce soir ?

— Aucune idée et je m'en fiche pas mal... Je vais rentrer. Tu viens ?

— Tu rigoles ?! Quand Eddy s'en ira, je consolerais les deux minettes esseulées. Sait-on jamais que l'une d'elles se laisse convaincre et me permette de la raccompagner...

Alban ne cesse de m'étonner. Au fil des semaines, il s'est métamorphosé. Je l'ai connu en prépa. C'était le bosseur par excellence. Il ne fallait pas lui parler d'autre chose que des cours. Et puis, à notre arrivée dans cette école, il n'a plus pensé qu'à une seule sorte d'expérience, située en dessous de la ceinture. La fréquentation de Côme et Édouard y est sans doute pour beaucoup. C'est la raison pour laquelle, quand mes amis me reprochent de ne pas changer, je me rengorge. Je suis fier de ne pas suivre le troupeau. Ils font ce qu'ils veulent, c'est leur vie. Mais qu'ils me laissent vivre la mienne.

Décidé à écouter cette expérience des plus désagréables, je me lève de ma chaise.

— OK. Moi j'y vais. On se voit demain en cours.

Sans attendre de réponse de sa part, je sors du club dans lequel est organisée la soirée. Sur le trottoir, je remonte le col de mon manteau. En cette journée de la fin du mois de mars, il a plu, et l'air est frais et humide. Je réprime un frisson. D'un pas rapide, pour me réchauffer, je me dirige vers la station de métro la plus proche.

C'est alors que je le découvre, s'étendant sur toute la longueur d'un mur borgne : un graffiti représentant un homme derrière des barreaux et essayant de s'échapper en tentant de passer à

travers. Je stoppe net. Dans le coin à droite, un dessin, comme une signature, représente une petite fée. Étrange pseudo. Mais ce message silencieux, peint sur ce mur, me percute de plein fouet. Il me parle. Je pourrais très bien être cet homme. En effet, je suis peut-être libre de mes mouvements, aujourd'hui, mais je ne me sens toujours pas libre dans le sens premier du terme. Peut-être ne le serai-je jamais...

Je secoue la tête pour chasser ces idées moroses et m'engouffre, la mort dans l'âme, dans la bouche de métro, résolu à ne plus penser à rien ce soir.

- 2 -

Je quitte le campus sans perdre de temps, n'ayant aucune envie qu'un de mes camarades m'interpelle. Les trois lascars ont passé la matinée à comater puis, à partir de midi, ont commencé à se raconter la soirée, chacun relatant ce qu'avait fait l'autre, puisqu'ils étaient de toute évidence trop ivres pour se souvenir de leurs propres agissements. C'est sans réelle surprise que j'ai découvert qu'Alban était rentré seul dans sa petite chambre de bonne. C'est aussi bien pour lui. Je ne pense pas qu'il assumerait de mener la vie de nos deux compères. C'est un garçon sensible, dans le fond. Je pense que c'est plutôt le genre de mecs à n'aimer qu'une femme à la fois. Peut-être même pour la vie. Un peu comme moi, je suppose. Pour ce que j'en sais...

Comme il est encore assez tôt, et bien que la météo soit toujours aussi morose, je décide de marcher un moment avant de rentrer chez moi. Je n'ai plus l'excuse d'avoir beaucoup de travail pour rester enfermé des heures dans ma chambre. Et à la maison, j'ai l'impression de revivre mon assignation à domicile. À un détail près : personne n'est là pour me tenir compagnie. Et comme je refuse de penser à *elle*, je fais mon maximum pour passer le moins de temps possible dans la demeure familiale. De toute façon, l'ambiance y est électrique, il me faut toujours marcher sur des œufs, me rendre invisible. Inexistant. Ça m'use.

Sans y prêter attention, au lieu de me rapprocher de chez moi, je m'en éloigne. J'atterris au parc des Buttes-Chaumont. Je ne

connais pas encore cet endroit, et j'ai aujourd'hui la possibilité de l'explorer. Depuis que j'ai retrouvé ma liberté, voilà deux ans et demi, je ressens un plaisir intense à me noyer au milieu de la verdure. Faute de temps durant mes deux années de prépa, je n'ai pas pu visiter les espaces verts de la capitale autant que je l'aurais souhaité, mais ayant désormais beaucoup plus d'occasions de me balader comme bon me semble, je me réjouis d'en parcourir de nouveaux. D'autant que le printemps s'annonce, même si les arbres sont à peine en bourgeons, et que les feuilles ne sont, pour la plupart, pas encore sorties. J'imagine que ça doit être beaucoup plus agréable de venir ici l'été. Peut-être que j'aurai l'opportunité de le découvrir, d'ici quelques mois.

J'arrive à la hauteur d'un musicien de rue, qui gratte sa guitare pour le plus grand plaisir des passants. Je dépose quelques pièces dans la housse de son instrument, ouverte devant lui. Il me remercie d'un signe de tête et me sourit. Ce petit geste tout simple me réchauffe le cœur.

Un peu plus loin, au détour d'une allée, j'aperçois une artiste peintre. Elle est installée sur un banc, un chevalet posé devant elle. Elle semble drôlement concentrée, un peu contrariée, même. Piqué par la curiosité, je m'avance sans bruit, par l'arrière. Sur sa toile, elle a représenté l'allée entourée d'arbres qui s'étend sous nos yeux. C'est du bon travail, mais ça manque de profondeur à mon goût. Comme attiré par un fil invisible, je me rapproche avec discrétion, jusqu'à distinguer les détails. Les coups de pinceau semblent sûrs, précis. L'artiste ne doit pas en être à son premier coup d'essai. Une brindille sèche craque sous mon pied, effrayant à la fois les oiseaux qui piaillaient dans les branches au-dessus de nos têtes et la demoiselle, qui sursaute. Sur le qui-vive,

elle se retourne et m'observe des pieds à la tête, me jaugeant du regard. J'en profite pour faire de même. Elle doit avoir la vingtaine, elle aussi. Ses cheveux sont noir de jais, tirant sur le bleu. D'ailleurs, une mèche de cette couleur s'échappe de la masse sur le côté droit de son visage, s'accordant à merveille avec ses yeux clairs. Sa peau est très pâle, ses traits assez anguleux et ses lèvres roses tachées par quelques traces de peinture. J'essaie de ne pas sourire. Je ne sais pas pourquoi, je me sens attiré comme un aimant vers cette fille. J'entame donc la conversation, afin de ne pas avoir l'air idiot plus longtemps.

— C'est pas mal, déclaré-je en désignant la toile de la tête.

Mon compliment ne semble pas la satisfaire. Elle fronce les sourcils, comme si elle réfléchissait à ce qu'elle pourrait me répondre.

— Merci, finit-elle par bougonner en se détournant pour se concentrer de nouveau sur son travail.

— Tu devrais mettre quelques nuances de blanc, dans le ciel. Et aussi du gris, sur l'allée. Ça donnera de la profondeur en accentuant le mouvement.

Cette fois, elle tourne la tête vers moi en écarquillant les yeux.

— Tu t'y connais ?

— Ça se pourrait...

— J'aurais jamais cru, remarque-t-elle en arrêtant son regard sur ma tenue.

Il est vrai que je porte un pantalon de ville noir, des chaussures sombres bien cirées et, même si ma chemise blanche est cachée par mon manteau en laine bleu marine qui me tombe

à mi-cuisses, on ne peut qu'en conclure que je ne viens pas du même milieu professionnel.

Elle écoute néanmoins mes conseils, mais ne réalise pas les mouvements de la bonne manière. Je tente de l'aiguiller, jusqu'à ce qu'elle finisse par me tendre son pinceau, agacée. Je marque une hésitation. Cela fait des mois – des années, en fait – que je n'en ai pas touché. Et si je ne savais plus faire ? Ressentant comme un besoin viscéral de le vérifier, je m'en saisis et lui montre la technique. Il semblerait – et j'en suis le premier surpris – que je n'aie pas perdu la main.

- 3 -

La jeune femme en reste coite quelques secondes et j'avoue que son silence est assez flatteur.

— D'accord... Waouh, monsieur l'artiste ! Ça fait des heures que je travaille sur cette fichue perspective, et toi, en deux secondes chrono, non seulement tu as cerné le problème, mais tu y as remédié. Tu peins ?

Je secoue la tête.

— Plus maintenant.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas le temps. Je suis à l'école de commerce.

— Oh, ça explique ton... genre.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, tu sais..., déclare-t-elle en me désignant de bas en haut avec son index. Le style BCBG.

J'éclate de rire. Cette fille a l'air un peu perchée, mais elle est marrante. J'ai envie d'en apprendre plus à son sujet.

— Et toi ?

— Moi, je suis en deuxième année aux Beaux-Arts.

C'est officiel, je suis jaloux.

— T'as de la chance, me contenté-je d'énoncer.

— Je sais.

— Quelle modestie...

Elle hausse les épaules, imperméable à ma moquerie.

— Non, je sais apprécier la chance que j'ai, c'est tout. Cette école, c'est toute ma vie. Alors oui, je suis ravie d'y être. J'imagine que c'est pareil pour toi.

Je réprime une grimace.

— Si tu le dis.

Elle saute du coq à l'âne et me tend sa main tachée de peinture.

— Au fait, je m'appelle Cléopée. Cléo, pour les intimes.

Je souris et utilise la même tournure :

— Stanislas. Stan, pour les intimes.

— Le prénom qui va avec le look. Cool.

— Tu dis toujours tout haut ce qui te passe par la tête ?

— Toujours, affirme-t-elle le plus sérieusement du monde en acquiesçant.

Je ne suis pas habitué à tant d'extravagance. Un peu embarrassé, je prends congé assez vite. Alors que j'ai déjà fait quelques pas, elle m'interpelle. En me retournant, je l'aperçois debout, rassemblant son matériel à la va-vite. Elle me lance un regard désemparé.

— La personne qui devait me récupérer vient de m'envoyer un message pour dire qu'elle n'était pas disponible. Tu ne voudrais pas m'aider à porter tout ça ?

C'est clair que, si elle doit transporter seule tout son attirail, elle risque de galérer. Avisant l'heure, je constate que j'ai encore un peu de temps avant que mon paternel ne rentre du travail. J'accepte donc, curieux d'en apprendre un peu plus sur cette étrange demoiselle. J'attrape le chevalet d'une main, la toile de l'autre, tandis qu'elle se contente de porter sa besace.

— Je n'habite pas très loin, me précise-t-elle toutefois.

Durant notre périple, elle n'est pas très loquace. Elle m'indique le chemin et me demande à plusieurs reprises si mon chargement n'est pas trop lourd. Mon orgueil masculin me fait affirmer que non, bien qu'il me tarde tout de même d'arriver à destination.

Un petit quart d'heure plus tard, elle me sourit.

— On y est presque.

Nous longeons alors des murs couverts de graffitis. Certains sont de véritables œuvres d'art. J'admire leurs auteurs. Je me fais la réflexion que ce n'est pas dans mon quartier chic qu'on verrait ce genre de représentations. Ce qui est dommage, à mon avis. Mais soudain, je me fige. Devant moi, un homme essaie de sortir de prison, tentant de s'évader en passant à travers les barreaux. Je reconnais aussitôt la patte de l'artiste, ainsi que sa signature, en bas à droite : le dessin d'une petite fée. Cléo, s'apercevant que je me suis arrêté, finit par se retourner, étonnée.

— Stan ? Ça va ? me demande-t-elle en revenant sur ses pas.

Arrivée à ma hauteur, elle suit mon regard et tourne la tête en direction du tag.

— Un souci ?

— Non, c'est juste que... C'est bizarre. J'ai vu un graff de cet artiste pas plus tard qu'hier soir. Ça m'a interpellé. Et voilà qu'aujourd'hui, je tombe nez à nez avec une nouvelle œuvre, à la fois semblable et différente.

— Tu penses que c'est un signe ? m'interroge-t-elle, les yeux pétillants de malice.

J'ai l'impression qu'elle se moque de moi. Je secoue la tête.

— Je ne crois pas, non. Plutôt une étonnante coïncidence.

— Si tu le dis. Et alors... tu aimes ?

À présent, son intonation se fait plus hésitante. Je ne sais pas si elle attend une réponse particulière, mais je décide de me montrer honnête.

— Oui. Je trouve que cet artiste a beaucoup de talent.

J'ai l'impression qu'elle rosit, mais elle se détourne très vite.

— Bon, on y va ?

Nous reprenons notre marche pour nous arrêter à peine quelques mètres plus loin. Nous pénétrons dans la cour de ce qui me semble être un magasin de fruits et légumes, contournons l'établissement et avançons jusqu'au bout du terrain. Je suis un peu mal à l'aise, ne pouvant m'empêcher de me demander si on a le droit d'être ici. Pourtant, la demoiselle qui m'accompagne, elle, est parfaitement à l'aise. Elle s'arrête devant une vieille bâtisse qui paraît, de prime abord, désaffectée. Les murs sont recouverts de tags, tous plus colorés les uns que les autres. Cléo se tourne vers moi, le sourire aux lèvres.

— Merci de m'avoir raccompagnée.

J'écarquille les yeux quand je comprends la signification de ses mots.

— Attends... Tu vis ici ?

Elle opine.

— J'imagine que ça doit sembler un peu trop... vétuste pour un gars des quartiers chics, ironise-t-elle.

Un homme sort de la bâtisse à ce moment-là, m'empêchant de répondre.

— Salut, Cléo !

Il m'adresse un bref signe de tête tandis que je le détaille. Des dreadlocks blondes lui descendent jusqu'au milieu du dos. Torse nu, il ne porte qu'un de ces pantalons en toile ample multicolore. *Drôle de tenue pour la saison...* L'odeur de la fumée qui s'échappe de sa cigarette m'indique qu'elle ne contient pas que du tabac. Aussitôt, une alarme se met à résonner dans mon esprit.

Je ne devrais pas être là !

— Stan, ça va ? Tu es tout pâle, s'inquiète Cléo. Tu es si choqué que ça ?

— Non... C'est juste que... Bon, je dois y aller.

Sans attendre, je lui tends la toile, dépose le chevalet contre le mur et tourne les talons, le cœur battant. Je ne me détends qu'une fois que j'atteins la bouche de métro la plus proche.

Je n'arrive pas à m'enlever cette fille de la tête. Elle m'intrigue. Et pourtant, étant donné mon attitude, vendredi dernier, elle a dû me prendre pour un fou. C'est pourquoi je profite de ne pas avoir cours cet après-midi pour essayer de la revoir. Nous sommes jeudi et la deuxième moitié de notre journée est réservée à notre travail ou investissement au sein de différentes associations. Non pas que ce soit obligatoire, mais ça fait toujours bien de dire qu'on fait partie de telle ou telle association, ou qu'on en arbore les couleurs. En ce qui me concerne, j'ai intégré l'équipe de foot, ça m'avait trop manqué de ne plus y jouer, ces dernières années, et désormais, j'ai le plaisir de m'adonner à ce sport toutes les semaines. Ça me permet de me défouler, c'est important pour moi. Mais aujourd'hui, je sèche l'entraînement. J'ai effectué quelques recherches pour découvrir l'adresse de l'école de Cléo et, assez tôt dans l'après-midi, je m'installe sur le trottoir d'en face afin d'être certain de ne pas la rater lorsqu'elle quittera les lieux.

Les heures défilent, je prends mon mal en patience. Enfin, vers 17 heures, un flot d'élèves afflue. Je scrute chaque visage, espérant la reconnaître. Et c'est le cas. Elle sort parmi les derniers, riant avec une fille aux cheveux rouges. Je me fais la réflexion que ça doit être la mode pour les étudiants en art de colorer leurs cheveux. Cette idée me fait sourire. C'est à ce moment qu'elle m'aperçoit. Elle se fige un bref instant avant de détourner la tête

et de s'éloigner en reprenant la conversation avec sa copine, comme si j'étais totalement transparent. Pourtant, au vu de sa réaction, je sais qu'elle m'a reconnu. Je lui emboîte le pas et l'interpelle alors que je ne suis plus qu'à quelques mètres derrière elle.

— Cléo, attends, s'il te plaît.

Elle dit quelque chose que je n'entends pas à son amie, qui s'éclipse aussitôt, avant de se retourner vers moi, l'air agacé.

— Qu'est-ce que tu veux Stanislas ?

Je note qu'elle n'a pas employé mon surnom, comme l'autre jour. C'est mauvais signe. J'ai dû la décevoir plus que je ne le pensais.

— J'aimerais beaucoup te parler.

— Écoute, beau gosse, t'es mignon, mais pas du tout mon genre. Alors, pas la peine de perdre ton temps à me courir après.

Sa diatribe me coupe le sifflet. Je m'immobilise quelques secondes, afin d'intégrer ce qu'elle vient de me dire. Elle croit que je la drague ? Mais où est-elle allée chercher ça ?

Je secoue la tête pour reprendre mes esprits et la rattrape en quelques enjambées.

— Quoi ? Mais non, je ne veux pas sortir avec toi, je tenais juste à m'excuser pour l'autre jour, et peut-être aussi t'expliquer...

— M'expliquer quoi ? Qu'on n'est pas assez bien pour que tu traînes avec nous ? Te casse pas la tête, j'ai compris, merci.

— Pas du tout, ça n'a rien à voir !

Cette fois, je suis un tantinet énervé. Elle croit tout savoir alors qu'elle ne me laisse pas en placer une. Elle se retourne vers moi, bras croisés, sourcils arqués.

— Très bien. Alors explique-moi ta réaction.

— Euh... eh bien en fait, je...

Décontenancé par son attitude, j'en perds tous mes moyens. Elle souffle en levant les yeux au ciel, tourne les talons et s'éloigne d'un pas vif.

— Je suis un repris de justice, m'écrié-je assez fort pour qu'elle m'entende.

Elle s'arrête net et se retourne, choquée.

— Je te demande pardon ?

Un peu embarrassé d'avoir crié ça au milieu de la rue, je m'approche d'elle, penaud.

— On pourrait peut-être en parler autour d'un café ?

Elle avise l'heure sur son téléphone.

— OK, mais pas longtemps, j'ai du boulot.

Nous nous installons au Café des Beaux-Arts, à l'angle de la rue. L'endroit est plein d'étudiants, mais j'ai dans l'idée que Cléo souhaite rester dans un lieu connu et fréquenté, qui lui inspire confiance. Surtout après ce que je viens de lui avouer. Dès que nous avons commandé, elle me demande des détails. Elle veut tout savoir. Alors, sans que je sache pourquoi, puisque je la connais à peine, je m'exécute et lui raconte mes démêlés avec la justice au cours des années précédentes. Je lui révèle aussi qu'au moment où j'ai découvert qu'il y avait des substances illicites dans leur bâtiment, j'ai pris peur, craignant une descente de police et un nouveau procès.

— C'est idiot, j'en suis conscient. Ma réaction était disproportionnée. Je n'ai pas su gérer.

Elle pose sa main sur mon bras, dans un geste qui se veut rassurant.

— T'inquiète. Je comprends, maintenant. Je dois moi aussi t'avouer quelque chose...

Elle baisse la tête et se mord la lèvre. Puis, rassemblant tout son courage, elle m'explique qu'elle a cru que je me sentais supérieur à eux, que je les avais jugés sur leur manière de vivre, dans cette espèce de squat. Elle finit par s'excuser de m'avoir elle-même catalogué sur mon apparence.

Nous terminons cette conversation en riant, soulagés d'avoir mis les choses au clair, et commandons une deuxième tournée. Nous discutons pendant des heures, parlant d'art, de peinture, de technique. Je bois ses paroles, émerveillé de découvrir ce qu'elle apprend dans son école. Je regrette de ne pas y être allé, de ne pas avoir suivi mes rêves plutôt que les choix de mon père. Mais l'amertume ne me mènera nulle part. Les choses sont ainsi, je dois me faire une raison. Et tenter d'avancer.

En ce dimanche matin, je m'éveille plus tôt que d'ordinaire. Il faut dire qu'il y a du grabuge, en bas. Mon père hurle déjà sur ma mère alors qu'il n'est pas encore neuf heures. Ça promet pour la journée.

Je sais que c'est mon géniteur et qu'étant donné que nous partageons le même sang, je devrais l'aimer. Mais je n'y arrive pas. Non seulement il ne m'a jamais prêté une véritable attention, mais en plus, il traite tout le monde de manière exécration. Si encore il n'insultait que moi, je pourrais encaisser. Mais non, ma mère en prend pour son grade, et Nora, notre gouvernante parisienne, aussi. Et je ne parle même pas de ses collaborateurs, qui se font passer des savons par téléphone à toute heure du jour et de la nuit ! Malgré cela, j'ai toujours fait de mon mieux pour lui donner entière satisfaction. À part quand j'ai fait ma crise d'adolescence, en seconde, et que j'ai dealé pour attirer son attention. J'ai bien réussi mon coup, on peut le dire, puisque j'ai été aussitôt exilé dans la maison secondaire, en province. Mon père ne m'a pas parlé pendant presque deux ans. Jusqu'au jour où il est venu me chercher. Ce jour inoubliable où j'ai été innocenté du meurtre de ce jeune homme en scooter. Comme à son habitude, il m'a ordonné de le suivre et j'ai obéi, à contrecœur, certes, mais quand même. Longtemps, je l'ai regretté. J'ai rejoué mille fois la scène dans ma tête, m'imaginant m'opposer à lui avec fermeté et rester là-bas, avec *elles*. Bien entendu, ces pensées sont

du domaine du rêve. Dans la réalité, j'ai fait les deux années de prépa qu'il avait prévues pour moi, afin que j'intègre cette école de commerce dans laquelle je suis étudiant aujourd'hui, et que je suive ses traces, pour un jour prendre sa suite.

Depuis que j'ai rejoint la cellule familiale, je me rends compte que ma mère est dans la même situation que moi. Elle est coincée avec lui, à cause, entre autres, des liens du mariage et de sa dépendance financière, et fait de son mieux pour le satisfaire. J'ai déjà pensé à la sortir de ce pétrin, lorsque je gagnerai moi-même ma vie. Mais si je marche sur les traces de mon paternel, je l'aurai sans arrêt sur le dos, et je serai bloqué à mon tour. Il faudrait qu'elle trouve le courage de le quitter, de partir. Peut-être que si elle le faisait, je la suivrais... Non, il ne le permettrait jamais. Le cas échéant, nous vivrions un enfer. La situation reste donc en *statu quo*. Enfin... disons plutôt que nous continuons à subir ses éclats de colère et ses invectives sans broncher.

Parfois, comme ce matin, la rage enfle en moi et je me retiens d'aller lui casser la figure. Mais j' imagine la réaction de ma mère : « *Ça ne se fait pas, voyons, Stanislas !* » Alors, ne pouvant en supporter davantage, je récupère ma vieille paire de baskets qui traîne au fond de mon armoire et quitte la maison pour un footing de décompression – je ne sais pas si ça existe, mais peu importe, j'invente le terme s'il le faut – en m'efforçant d'être aussi silencieux que possible, n'ayant pas envie de croiser cet homme ignoble. Je dois cesser de me torturer avec tout ça. Si je pousse au-delà de mes limites physiques, peut-être y parviendrai-je ?

Vingt-cinq minutes plus tard, je m'arrête, à bout de souffle. Tandis que je tente de respirer plus calmement, j'observe les lieux, essayant de repérer dans quel quartier j'ai débarqué. J'avise une bouche de métro, quelques mètres devant moi. Sur un coup de tête, je descends. J'ai des tickets de réserve, planqués dans ma coque de téléphone. Je sais où je dois aller, il ne me reste plus qu'à trouver l'itinéraire le plus rapide. Je remercie dans ma tête ceux qui ont eu l'idée lumineuse d'afficher les plans du métro parisien sur les murs.

Un moment plus tard, je remonte à l'air libre, dans un endroit qui ne m'est plus si inconnu. Je reconnais vite les graffitis et longe le mur tagué jusqu'à arriver à destination. J'espère qu'elle est là, sinon j'aurai l'air un peu idiot. Déjà que je suis en tenue de sport, tout transpirant...

Une jeune femme m'accueille avec amabilité et je demande à voir Cléo. Elle hurle aussitôt son nom en direction de l'intérieur, me laissant patienter sur le perron. Quand ma nouvelle amie arrive, elle écarquille les yeux, étonnée de me trouver devant chez elle.

— Stan ? Tu as surmonté tes craintes ? ironise-t-elle une fois remise de sa surprise.

Je hausse nonchalamment les épaules.

— Disons plutôt que j'en ai fui de plus grandes.

Une mimique navrée se peint aussitôt sur son visage.

— OK, allez, ne reste pas là. Viens, je vais te faire visiter.

Soulagé, je pénètre dans le bâtiment le cœur battant et découvre avec étonnement d'immenses salles, spacieuses et lumineuses, aménagées de manière très éclectique.